NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

52 N° 7 1925

Pour la modestie chrétienne

Edgar HOCEDEZ (s.j.)

p. 396 - 413

https://www.nrt.be/en/articles/pour-la-modestie-chretienne-3175

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Pour la modestie chrétienne [1]

Le mot « modestie », en français, possède deux sens différents (2) : il désigne l'attitude de l'homme qui ne cherche pas à se faire valoir immodérément et dans ce sens la modestie relève de la vertu d'humilité, dont elle est l'expression extérieure ; vertu éminemment chrétienne, inconnue des anciens, comme l'humilité elle-même, elle écarte le faste, le luxe, la jactance et toutes les autres manifestations de l'orgueil ou de la vanité. Dans un autre sens, le mot est synonyme de chaste pudeur, « pudeur timide », disent les dictionnaires. Sous cet aspect la modestie apparaît comme la fleur de la chasteté chrétienne, sa délicieuse extériorisation, en même temps qu'elle est sa sauvegarde nécessaire ; et le mot « immodestie » caractérise toute atteinte à la modestie entendue dans cette seconde acception.

Ce n'est pas sans raison que le langage désigne d'un même vocable la retenue qu'impose l'humilité et celle que commande

(1) Nous recommandons vivement l'excellent article paru dans la *Revue Ecclésiastique de Liège*, Mars, 1925 : G. KISELSTEIN, *Les modes indécentes*. Il semble qu'il épuise la matière. On y trouvera exposés les principes de théologie morale qui président à la matière, ainsi que l'historique des efforts tentés pour enrayer le mal, la nomenclature des principaux documents pontificaux et épiscopaux (de France, Belgique, Canada, etc.). Le Rév. M. C. BRUEHL a fait paraître une série remarquable d'articles que nous voudrions faire connaître, dans la *Homiletic and Pastoral Review* de New York : *Modern Dancing* (oct. 1924), *Evils of Modern Dancing* (Nov.); *The Cult of Naturalism* (Dec.); *Re-invigorating the weakened sense of modesty* (Jan. 1925), *Christian Modesty* (Févr.). F. VUILLERMET, *Les modes actuelles*, Paris, Lethielleux. — (2) Le R. P. JANVIER entend le mot modestie, dans un sens plus général, conformément à l'étymologie : « La modestie nous apprend à ne jamais sacrifier notre conscience à la soif des grandeurs, à l'amour du savoir, des lectures, des spectacles, des amusements profanes » (*Carême*, 1922, p. 14); voir aussi : la modestie et la passion du savoir; la modestie et les livres, la modestie et l'amour des spectacles, p. 71-91 : 99-122 ; 129-178.

la chasteté. Il est manifeste que, généralement parlant, surtout chez la femme, la vanité est la source et la cause de son immodestie.

M. Kiselstein fait le procès de la coquetterie féminine, et de son côté M. Bruehl écrit : « la femme qui est corruptrice, de propos délibéré, est un phénomène rare. Même les jeunes filles qui suivent la mode jusqu'à l'extrême, et prennent part aux danses les plus osées, rarement sont poussées par un désir conscient de séduire. Leur conduite peut se caractériser par la légèreté et une certaine coquetterie, si fréquente chez les filles d'Ève. Ceux qui lancent les modes indécentes et les danses inconvenantes, sont, à n'en pas douter, guidés par de mauvais motifs ; ils ne peuvent se faire illusion sur ce point : les modes modernes sont de nature à faire appel aux instincts inférieurs et les danses actuelles excitent les passions sensuelles. Mais celles qui portent ces toilettes peuvent être inconscientes des effets qu'elles produisent, comme du caractère érotique des danses. S'il en était autrement, nous devrions désespérer de la jeune génération. Par conséquent, nous pouvons accuser les jeunes filles modernes qui se conforment aux modes du jour, de légèreté ou peut-être de frivolité, mais on ne peut les accuser de dépravation ».

Assurément il y a des exceptions... Dans certains cas peut se vérifier ce qu'écrivait Mme Trowbridge : « nos jeunes filles sont devenues les tentatrices et non les soutiens des hommes. Je croyais d'abord qu'elles étaient inconscientes, mais causant, il n'y a pas longtemps, à un groupe de jeunes filles, je leur demandai si elles se rendaient compte de ce qu'elles faisaient, dans leurs relations avec les hommes, leurs danses, leurs façons de s'habiller, leur langage libre et leurs contacts intimes ; elles répliquèrent, franchement, parce qu'elles étaient sincères, mais je puis ajouter avec joie, en rougissant un peu : Oui, nous croyons le savoir, mais nous aimons ce qui excite ; nous aimons de nous sentir au bord du

précipice, mais nous savons bien cependant que c'en est un! Celles qui sont endurcies à ce point sont une petite minorité; les autres font du mal sans s'en rendre exactement compte ».

Inconsidération, légèreté, frivolité, entraînement, refus de croire aux avis graves par inconsidération; oui tout cela; mais au fond vous trouverez toujours, comme mobile, la vanité. La jeune fille appréhende de se singulariser si elle n'adopte pas les dernières modes, elle redoute de paraître arriérée, étroite ou scrupuleuse, de prêter au ridicule, au sarcasme ou à la plaisanterie; elle craint un simple regard moqueur ou un regard de pitié; c'est au respect humain qu'elle sacrifie, peut-être en gémissant. Ou bien le désir de paraître, d'attirer les regards, les admirations et les hommages, l'inspirera dans le choix de ses toilettes, comme dans la familiarité déplacée de ses gestes et l'audace de ses poses. Comme les hommes font parade de leur fortune, de leur force, de leur influence ou de leur esprit, elle cherche à faire valoir sa beauté physique, ses grâces féminines et ses charmes. L'homme veut s'imposer, la femme veut plaire, c'est sa nature. Assurément les psychologues modernes, après les anciens ascètes, dénonceront dans le désir de plaire une forme larvée de la sexualité. Peu importe; il n'en reste pas moins vrai que généralement ce que la femme cherche, c'est moins la satisfaction de sa sensualité proprement dite, que celle de sa vanité.

Ces remarques peuvent paraître banales; mais elles ont leur importance et on ne peut les perdre de vue quand on cherche le vrai remède à la situation.

* * *

La modestie en tant qu'elle se rapporte à la vertu de chasteté peut se définir : une vertu chrétienne, une disposition qui fait éviter habituellement tout ce qui est de nature à exciter en nous-mêmes et dans les autres la passion sexuelle. La

modestie ne se confond donc pas avec la pureté elle-même : elle en est la manifestation (1).

La pureté a une norme absolue fondée sur la nature humaine considérée en elle-même, et partant valable pour tous les temps ; la modestie extérieure est relative. Entendons-nous bien : la volonté de prévenir, dans la mesure raisonnable, les troubles passionnels, doit se retrouver toujours, mais tandis que les actes que défend la pureté sont nettement définis et d'une façon invariable, les actes que prohibe la modestie et l'attitude extérieure qu'elle commande, ne se déduisent pas d'une règle *à priori* et universelle ; comme les dangers que court la pureté sont différents selon les personnes, les temps et les lieux, ainsi la modestie elle-même dépend en grande partie de ces facteurs changeants.

Ce qui paraît modeste à une sauvagesse, peut être provoquant en pays civilisé ; et il est intéressant de noter que dans certaines contrées d'Orient, que j'ai visitées, les femmes tarées se couvrent beaucoup plus que les femmes honnêtes, et même se servent de leurs parures, qui nous paraîtraient modestes, pour attirer les regards et provoquer

(1) En nous inspirant de saint Thomas, nous pourrions proposer une définition plus générale de la modestie, qui comprendrait les deux sens du mot « modestie » français, comme des cas particuliers : la vertu morale qui règle toutes nos actions extérieures, notre attitude, notre vêtement, nos démarches, nos conversations, etc., selon les exigences de la raison. « Exteriores motus hominis sunt per rationem ordinabiles ; ad imperium enim rationis exteriora membra moventur. Unde manifestum est quod circa horum motuum ordinationem virtus moralis consistat. Ordinatio autem horum motuum attenditur quantum ad duo ; uno quidem secundum convenientiam personae, alio modo secundum convenientiam ad exteriores personas, negotia et loca ». II^{a}. II^{ae}, q. 168, a. 1 ; q. 169, a. 1. — Savoir comment la modestie diffère des autres vertus, si elle est une partie potentielle de la tempérance, si elle diffère réellement de la chasteté, ou si elle en est simplement la perfection, cette question est sans intérêt pour le moment ; il suffit de rappeler qu'elle ne se confond pas avec cette dernière ; car cette confusion crée des malentendus et des difficultés inutiles. Voir R. P. Vermeersch, *Theologiae moralis principia*, 1924, t. II, p. 619.

les désirs des hommes. Ce que nous disons du vêtement, nous devons l'appliquer aux manières. Les allures garçonnières dans certains milieux peuvent être une protection pour la femme, ailleurs elles provoquent l'audace des hommes. C'est qu'au fond la modestie ne consiste pas tant dans la matérialité des actes, mais bien plus dans leur signification. Être immodeste, c'est attirer l'attention sur le côté sexuel de la nature; or, selon les circonstances du milieu, l'attention peut être provoquée aussi bien en cachant qu'en étalant. Et de plus, il ne faut pas oublier que même les perceptions sensibles de l'homme sont toujours empreintes de rationalité; il n'y a pas, dans la vie consciente, de sensation pure. Dès lors, la signification du geste ou de l'attitude a autant d'influence sur l'émotivité que sa matérialité. Aussi une sauvagesse avec ces lambeaux d'étoffe qui la couvrent à peine et laissent à nu une bonne partie du corps, donnera l'impression de modestie, parce que la signification est manifeste : elle s'habille autant qu'elle le peut; tandis que l'européenne, bien plus couverte, paraîtra scandaleuse, parce que se devine l'intention de se dépouiller le plus possible, pour attirer les regards. Ce fait psychologique, je crois, explique et justifie bien des solutions des moralistes, qui peuvent paraître, à première vue, arbitraires.

Le rôle de la modestie extérieure est de défendre la pureté contre toute atteinte, de conserver l'harmonie intérieure et la paix, en prévenant les tentations qui peuvent être évitées; son rôle social consiste à préserver la moralité publique. Les sociologues, même non chrétiens, mais qui se soucient encore de la morale, ne sont pas les derniers à le constater.

On peut trouver, dans l'article de M. Kiselstein, des citations intéressantes; en voici quelques-unes tirées d'auteurs anglais. Le professeur E. A. Ross, déclarait récemment, que l'on déplorait dans toute l'Amérique un relâchement dans la réserve qui doit présider aux relations entre sexes différents,

et que six cents sociologues des États-Unis s'accordaient à croire qu'une détérioration de la race s'en suivrait à brève échéance, s'il n'y était pas porté remède. Et le Dr J. E. Ross écrivait, parlant des artistes qui réclament le droit de défier les conventions sociales : « les étudiants des beaux-arts, rassemblés dans les grandes villes, comme Paris, ont une réputation peu enviable d'immoralité, et leur conduite, qui ne la justifie que trop, est probablement en parti le résultat du fait qu'ils peignent le nu ». Et le professeur Duprat remarquait justement : « plus une femme jouit d'indépendance, plus il est nécessaire qu'elle évite de provoquer dans l'homme les impressions sensuelles qui se fondent sur le manque de respect de la personne morale et dont les effets sont les agressions brutales et les tactiques insidieuses qui sont caractéristiques des animaux inférieurs ».

Il est un autre effet de la modestie, trop peu signalé, et qui mérite cependant d'être médité par les philosophes. La modestie n'est pas seulement une défense de la pureté, elle a encore pour but de mettre en valeur la nature spirituelle de l'homme. Pour saint Thomas, la modestie doit imprimer le cachet de l'ordre rationnel dans les actions extérieures. Pensée profonde, qu'exprimait à sa façon le professeur J. A. W. Haas, lorsqu'il disait : « les animaux n'ont pas de honte. La pudeur est le témoignage de la supériorité de l'homme et de la raison sur le monde animal ». La mise décente et la retenue du geste écarte l'attention de ce qui est animalité dans l'homme, pour la concentrer sur ce qui est l'expression de sa nature rationnelle et morale. « Le but originel du vêtement, écrit Paulsen, était en partie de protéger le corps, en partie de l'orner et de révéler l'importance sociale de celui qui le porte. Son objet négatif était de cacher les parties animales, ne laissant à découvert que la face, symbole de ses facultés spirituelles ».

La modestie est comme une protestation, contre ceux qui

ne considèrent l'homme que comme un membre de l'espèce animale ; elle proclame qu'il est doué de prérogatives uniques qui font de lui une personne, c'est-à-dire une fin en soi, et non pas seulement un moyen de réaliser la fin de la race. C'est l'affirmation pragmatique de la supériorité de l'esprit sur la matière, de l'âme sur le corps, de la beauté de l'âme, faite d'harmonie intérieure et de parfaite maîtrise de soi, sur la beauté physique ; et pour le chrétien une profession publique du haut idéal de pureté apporté par le Christ, qui ne défend pas seulement les actes impudiques, mais les pensées troublantes et les désirs charnels.

Mais en même temps ces précautions, que dicte la modestie, constituent l'humble aveu de notre déchéance originelle, de la faiblesse de notre volonté, du désordre radical qui existe entre les tendances supérieures et les instincts. Aussi la modestie chrétienne ne peut être comprise que par ceux qui sont conscients de nos destinées et de notre chute. Le païen, — et tous ceux qui adoptent son point de vue, — est nécessairement hostile à la conception ascétique de la vie ; aussi est-ce de ce milieu que partent les attaques et les oppositions.

Le problème de la modestie implique donc toute une philosophie de la vie, et le conflit qui existe entre nous et les partisans d'une plus grande liberté dans les rapports des deux sexes, n'est pas un conflit de surface, c'est la confrontation de deux théories sur la nature même de l'homme et sur sa destinée. Entre eux et nous aucune entente, aucun compromis n'est possible ; il faut choisir entre l'idéal catholique ou l'idéal naturaliste. Combien de chrétiens réalisent la gravité du problème ?

* * *

Quelles sont les causes de la crise de la modestie ? Assurément l'inclination au plaisir sexuel, impatient de toute contrainte, et comme nous l'avons dit, la vanité et la

coquetterie féminines. Ces causes sont aussi anciennes que le monde. Mais précisément pour cette raison, elles ne suffisent pas à expliquer l'acuité actuelle du mal dont souffre la société. Il doit exister des causes particulières.

M. Kiselstein fait une remarque intéressante, qu'il ne faut pas négliger : « Confessons tout de suite que la mode trouve de sérieux auxiliaires dans des préoccupations intéressées. Certains financiers, monteurs et brasseurs d'affaires, maîtres de certaine presse, ont tout intérêt à favoriser la vogue des modes féminines; des industries et des professions y trouvent leur meilleur profit; l'immoralité publique, le dévergondage et l'immodération des plaisirs provoquent des crises sociales et politiques dont quelques-uns tirent avantage. Pour atteindre ces résultats et courber plus facilement la femme sous la loi de la mode, aucun moyen n'est négligé ».

On peut encore signaler parmi les causes particulières de la décadence dont nous sommes les témoins attristés, l'indiscipline des jeunes générations, leur mépris de tout ce qui est traditionnel et de ce qu'ils nomment l'hypocrisie des conventions. Ils ambitionnent de se faire leur vie eux-mêmes, de ne rien devoir qu'à eux-mêmes. « Depuis des siècles, s'écrie l'héroïne d'un roman, on nous enseigne de profiter des avis de nos aînés. Mais à quoi sert la vie, sinon à tenter des expériences par soi-même? Comment savoir si on a tort ou raison? Oh! je ne parle pas des choses insignifiantes, mais des grandes choses, pour lesquelles je prétends décider par moi-même. J'ai le droit de me tromper ».

Il n'est pas douteux que ces tendances anarchiques ne soient un facteur important. Chez beaucoup de jeunes gens, elles sont le fruit d'une mauvaise éducation, plus souvent encore d'une confiance exagérée en soi.

Mais si nous voulons découvrir la raison spéciale de la révolte contre les traditions de retenue et de modestie, il nous faut chercher plus loin.

Les conventions sociales ne sont que l'incarnation et l'expression extérieure d'une attitude morale intérieure ; elles ont pour fin de défendre ou d'imposer des valeurs spirituelles, tenues en haute estime et jugées dignes d'être préservées. Elles ne sont donc pas arbitraire, au moins originellement, mais elles le peuvent devenir, lorsqu'avec le temps, elles se vident de leur signification. Car une fois établies dans un groupe social, elles ont une tendance à se maintenir, parce que toute société est naturellement conservatrice. Ainsi il arrive souvent qu'une coutume survive à sa raison d'être. Un temps viendra où la société s'en rendra compte et cependant la tyrannie de l'habitude la maintiendra. Tant qu'une coutume désuète n'est pas particulièrement gênante, les hommes s'y soumettent, sans trop de difficulté, mais si elle leur impose des restrictions pénibles, ils ne manqueront pas de s'insurger contre elle. L'homme supporte difficilement une contrainte arbitraire et rien ne paraît plus arbitraire que la tyrannie d'une coutume dont ils ne perçoivent plus le bien fondé.

Ceci explique l'attitude de la jeune génération. La plupart ne voient plus les raisons qui justifient les restrictions qu'on prétend leur imposer ; les conventions leur apparaissent donc artificielles, ridicules et même hypocrites. Il n'y a pas à le nier, ce désir de logique et de sincérité n'est pas méprisable. Mais pourquoi les habitudes de réserve et de modestie paraissent-elles surannées? Pour les uns, les meilleurs, parce qu'ils ne comprennent pas le rôle protecteur des bonnes manières pour la moralité publique et leur propre vertu, qu'ils s'imaginent à l'épreuve de tout danger. Les autres, et c'est le grand nombre, parce que, par suite d'un changement général dans l'appréciation des valeurs morales, ils n'estiment plus la vertu elle-même. Il y a une terrible logique dans cette révolte contre les conventions mondaines. L'attitude du monde est pure hypocrisie, et les jeunes ne peuvent manquer

de le sentir. Être plein d'indulgence pour les excès sensuels et les dépravations morales et en même temps s'indigner de toute infraction au bon ton et au decorum extérieur est du pharisaïsme pur. Qui n'estime pas la chasteté comme un bien, ne peut que rejeter comme ridicules les précautions qui la protègent.

La cause profonde de la révolte contre les conventions sociales doit donc être cherchée dans la perversion des idées elles-mêmes, dans la conception moderne de la vie, renouvelée du paganisme, en un mot dans le naturalisme contemporain.

Le naturalisme rejette la destinée surnaturelle de l'homme; la nature se suffit à elle-même; essentiellement bonne, tous ses instincts sont légitimes; le péché originel est un mythe et une injure à la nature. Dès lors toute défiance à son égard est injustifiable et les précautions prises contre elle sont superflues : elle trouve et doit trouver la vraie direction par elle-même. Il est évident que dans une pareille conception de la vie, il n'y place ni pour l'ascétisme, ni pour la modestie.

En France, toute une campagne fut menée pour réclamer le droit à l'amour et réhabiliter la chair. Ce qui implique que la chair a été frustrée de ses droits incontestables et de l'honneur qu'elle mérite. Le grand coupable, est naturellement le catholicisme avec sa doctrine de la croix (1). Crucifier sa chair est absurde, la soumettre à l'esprit une aberration, puisqu'il n'y a pas d'opposition entre l'une et l'autre.

Mais les pays anglo-saxons ont emboîté le pas : « Celui qu considère que la vie a pour fin la vie même, sent la même révérence pour ses exigences sensuelles que pour celles de l'esprit. Il sait qu'il y a un ascétisme immoral, tout comme il y a des passions immorales — immoral, parce qu'il n'élève

(1) Sous une forme modérée, nous trouvons déjà cette accusation dans l'*histoire de l'art* de Taine.

pas jusqu'à l'humanité ou l'individuel... Ou bien nous regardons les instincts sensuels, comme des pièges dangereux et des obstacles, ou nous les considérons comme des guides dans le mouvement ascensionnel de la vie au même titre que la raison et la conscience. Si nous tenons la seconde théorie, alors nous savons que la passion produit de grands et beaux effets que la notion de devoir ne peut accomplir. L'ancienne morale prétend encore être la seule morale, bâtie sur une conception de la vie selon laquelle le divin réside exclusivement dans l'intelligence et la volonté, et non dans le corps et ses instincts. La nouvelle morale ne regarde pas le spirituel comme hostile au physique... Elle voit dans le sensuel et le spirituel deux formes du divin et tient que celui-ci se révèle d'autant plus clairement que le corporel et le spirituel se compénètrent davantage ». Ainsi parle Miss E. Key.

« La nouvelle morale, écrit le docteur A. Nyström, un suédois, ne peut approuver l'ascétisme, car il est en opposition avec la joie et la jouissance de la vie. Il est sécheresse et, par conséquent, contraire à la nature, il trouble ses fonctions et excite le dégoût pour ce que la nature a créé beau et aimable. Le plus haut principe de la vie, l'amour, ne devrait pas être défiguré par les idées antinaturelles de culpabilité, idées contre lesquelles la vie s'insurge, qui ont gâté la nature et rendu misérable une foule de gens angoissés par la crainte de supposés péchés et de culpabilité » !

Toute la littérature moderne, le théâtre, le roman, sans parler du cinéma, de connivence avec bon nombre de philosophes rationnalistes, de psychologues et de médecins, ont conspiré, depuis cinquante ans, à répandre ces doctrines néfastes, tandis que le socialisme théorique et pratique les a fait pénétrer dans les milieux populaires qui en sont totalement contaminés. Le culte du corps et de l'amour est devenu universel, en dehors de l'Église, qui maintient son ancien idéal ascétique. Il est impossible que ces idées perverses si

généralement admises et qu'on rencontre partout n'aient pas affecté la mentalité des catholiques et dans bien des cas, à leur insu, n'aient influencé leurs idées et leur conduite. Un certain naturalisme existe à l'état latent chez beaucoup d'entre eux.

La décadence actuelle est donc à attribuer au naturalisme contemporain. Aux siècles de foi la conduite individuelle pouvait parfois être déplorable, mais au moins les idées restaient saines et la conscience publique protestait; dès lors le mal avait une certaine pudeur à s'étaler, tandis que de nos jours, les théoriciens de l'amour l'ayant légitimée, la dépravation n'a plus à rougir, et les barrières que les anciennes convenances sociales opposaient aux passions semblent ou ridicules ou hypocritement odieuses.

* * *

Les remèdes.

Le Rév. Bruehl croit qu'il n'est pas expédient de prêcher ouvertement contre les modes indécentes, il craint de troubler, sans profit, la bonne foi de beaucoup. Il vaut mieux insister d'une façon générale sur le devoir pour un chrétien de se vêtir décemment. Quoi qu'il en soit de l'Amérique, nous ne pouvons souscrire, pour nos pays, à cette vue. La direction de nos évêques est nette, et nous devons la suivre, « tout en veillant, comme le dit sagement M. Kiselstein, à ne rien dire qui offusque la pudeur des fidèles ou ne convienne pas à la sainteté de l'église ».

Mais nous ne pouvons nous faire illusion; le mal est trop profond pour qu'il puisse être guéri par quelques anathèmes; ce sont les idées qu'il faut réformer.

M. Kiselstein nous dit : « La faiblesse de la femme chrétienne devant la vogue des modes indécentes tient à son manque de vue, à son ignorance du dérèglement où elle verse,

cherchons donc à l'éclairer et comment le mieux faire que de lui rappeler les lois morales qui président à l'élégance ». Qu'on me permette cependant une remarque : quand les laïcs se mêlent de faire de la casuistique, la morale s'en trouve mal. Je veux dire : lorsqu'ils commencent à discuter où finit le péché mortel et où commence le péché véniel, le relèvement n'est pas à espérer. Ce sera moins en faisant appel à la crainte qu'à l'amour qu'on peut espérer une réforme générale.

Un autre moyen puissant d'action sera le confessionnal. Retenons les sages avis de M. Kiselstein : « Les confesseurs doivent refuser l'absolution aux personnes dont la toilette est certainement d'une immodestie notablement coupable et qui ne veulent pas s'amender. Du moment qu'ils doutent du caractère gravement licencieux de la tenue de leur pénitente, qu'ils ne refusent généralement pas l'absolution ; *mais en tout état de cause qu'ils condamnent toute immodestie* ».

Je voudrais insister un peu sur ces derniers mots, que j'ai soulignés. Si l'on n'y prend garde, un des dangers de la casuistique est de faire perdre la délicatesse du sens moral. A force de discuter sur les limites du péché mortel, on court risque de perdre de vue la vertu vers laquelle il faut tendre (1). Trop facilement, si on ne les a mis en garde, les jeunes prêtres au sortir de cours de morale, sont tentés de prendre pour des concessions normales, les positions extrêmes proposées par les moralistes. Sous prétexte de libéralisme ou par une pitié mal entendue, ils sont portés à appliquer d'emblée les solutions que les docteurs indiquaient comme dernière ressource pour sauver un pénitent médiocrement disposé. De même, dans les réponses que nous donnons au confessionnal, nous sommes souvent plus attentifs à distin-

(1) Pour ce motif nous ne pouvons assez applaudir aux efforts du R. P. Vermeersch qui, dans son traité de morale, insiste sur le côté positif des vertus et mêle aux préceptes les conseils de vie parfaite.

guer soigneusement ce qu'il faut éviter sous peine de damnation, que d'exhorter le pénitent à éviter les fautes légères ou à pratiquer généreusement la vertu intégrale. Ainsi une étrange confusion peut naître dans l'esprit des fidèles. Ce qui n'est pas faute grave paraîtra à peine répréhensible, le toléré semble licite et ainsi nous pouvons contribuer, à notre insu, à diminuer l'idéal moral des chrétiens.

Aussi nous applaudissons aux paroles suivantes de M. Kiselstein : « Former le cœur, surtout vouloir le bien, se préoccuper du mal qu'on fait, songer qu'il ne suffit pas de ne pas être indécente et d'éviter d'aller trop loin mais qu'il faut aussi comprendre qu'en allant jusqu'aux extrêmes limites du permis, on encourage celles qui vont au-delà ». Si les confesseurs prennent pleinement conscience de leur rôle d'éducateur, ils peuvent contribuer beaucoup à la victoire.

Ne nous étonnons pas si les efforts tentés jusqu'ici par l'épiscopat et les bonnes volontés n'ont pas produit des résultats plus sérieux. Le mal étant profond, seule une longue cure amènera un relèvement sérieux. C'est à la racine qu'il faut porter le remède. La première chose à tenter c'est de refaire une mentalité franchement chrétienne, combattre par conséquent le naturalisme ambiant.

Dans la mesure du possible réagissons contre la fréquentation du théâtre qui se généralise et les lectures dangereuses. L'esprit chrétien est tellement oblitéré dans certains milieux catholiques qu'on y juge aujourd'hui convenable toute pièce qui n'est pas obscène ou franchement licencieuse. On ne s'inquiète nullement des thèses que défendent ces pièces soi-disant honnêtes, ou les idées qu'elles sèment. Or, selon une remarque du R. P. Vermeersch, le mal que cause le théâtre est plus encore la perversion des idées morales que les tentations directement sensuelles. Les idées que répandent

les théâtres sont franchement naturalistes. Comment voulez-vous qu'à la longue le sens moral ne soit pas déformé? On n'entend pas impunément la glorification de l'adultère et de l'amour.

La même remarque vaut pour les romans. Nous devons absolument nous montrer plus sévères, si nous voulons relever le niveau général.

Mais ceci est encore le côté négatif.

La première tâche positive qui nous incombe, est de faire revivre dans la jeune génération l'idéal de la pureté chrétienne, le culte de la chasteté. Il faut lui en inspirer l'amour et quand cet amour sera installé dans l'âme, avec l'aide des sacrements et de la prière, la conduite extérieure se rangera avec moins de peine; la modestie n'apparaîtra plus comme une convention gênante, elle deviendra naturelle et comme spontanée.

Dès lors il sera facile de faire sentir aux fidèles qu'il n'y a pas de transaction possible entre eux et le monde, sans une infidélité à leur dignité de chrétien. Entre le monde et l'Église il ne peut y avoir de compromis; car ils s'inspirent de vues diamétralement opposées sur le sens même de la vie, par conséquent il ne s'agit de rien moins que de choisir entre la conception païenne et la conception chrétienne.

Si l'homme n'est qu'un bel animal, il n'est que naturel de jouir et de faire jouir de sa beauté physique; la modestie n'a plus de sens. Mais si l'homme possède une âme immortelle appelée à la vision de Dieu et un corps destiné à la résurrection glorieuse, si la noblesse de l'homme consiste ici-bas dans la vie de la grâce, si Jésus est mort crucifié pour détruire le péché et rendre la vie surnaturelle, il faut protéger cette vie divine en nous, fût-ce au prix du sacrifice du corps. Le monde ne peut comprendre la délicatesse de la modestie chrétienne, il est logique lorsqu'il se révolte contre elle; mais partager ses idées en cette matière c'est renoncer au christianisme.

Et comme dans toute sa conduite, sa façon de se vêtir, d'agir et de s'amuser il s'inspire de ces vues antichrétiennes, il est inconcevable que les catholiques se conforment à ses manières, s'ils veulent rester loyaux à l'idée chrétienne ; ils ne peuvent le suivre sans trahir leurs plus précieuses et leurs plus profondes convictions. Un disciple du Crucifié, ne peut vivre comme un dévot de Vénus.

On dit parfois que le catholicisme est l'ennemi du corps et qu'il avilit la nature : quelle calomnie ! Personne n'a plus révéré le corps qu'elle. Le corps pour elle est une chose sacrée. Saint Paul nous enseigne que nous sommes les membres de Jésus et que nos corps sont les temples du Saint-Esprit ; ils ont été sanctifiés par les sacrements, consacrés à Dieu et honorés par la présence eucharistique. Voilà pourquoi faire de nos corps des instruments de plaisirs ou même le troubler par la sensualité, c'est commettre une profanation. Il est évident que dans ces perspectives la question de bonne tenue et de mise décente prend une importance nouvelle. Plus que les anathèmes, ces grandes pensées, ce respect religieux du corps, à cause de la place qu'il tient dans l'économie de la grâce, sont de nature à préparer la rénovation que nous souhaitons.

D'une façon plus générale, si nous voulons amener une réforme profonde, il faut faire naître dans les âmes un idéal élevé de vie chrétienne. Si nous voulons chasser le diable et le maintenir hors du cœur, il faut y installer un ange. La jeunesse regorge d'énergies débordantes ; naturellement elle rêve d'expansion, de joie, d'excitation, d'aventures. Au lieu de l'entourer de défenses et de restrictions, captons ces nobles énergies pour le bien ; montrons-lui les grandes tâches qu'elle peut accomplir, les magnifiques occasions qui s'offrent à elle de déployer ses magnifiques ressources, donnons-lui un champ d'action et une part de responsabilité, et elle n'aura plus le temps, ni bientôt le goût de s'user en

folies et frivolités. « Ce sont les natures mal nourries qui deviennent anormales ». Nourrissons-les de hautes pensées et de nobles desseins, et leur riche nature s'immunisera contre la maladie morale. Une initiation plus pleine aux joies spirituelles de la vie de prière et de dévouement sera l'antidote le plus effectif contre la frivolité et la mondanité.

Nous devons aussi développer, dans la jeunesse, le sens de la responsabilité, en général. Celui qui n'en a pas conscience laissera facilement grandir en lui outre mesure l'instinct de l'imitation. Or, c'est précisément un des défauts de notre génération : elle est trop imitative ; la plupart ne mènent pas leur propre vie, mais suivent les autres. Nous devons apprendre que nous sommes des *personnes,* et que nous sommes responsables de nos actions; que l'imitation servile est indigne d'êtres raisonnables et libres. Faisons comprendre qu'en toutes choses, car c'est une cure générale qu'il faut entreprendre, nos actions et notre attitude ont une importance tragique. Nos actions ont un retentissement quasi indéfini, elles impriment une empreinte sur le monde et le rendent ou meilleur ou pire. Si les hommes sont inconsidérés, c'est parce qu'ils ne réalisent pas que leurs actions ont une portée immense.

Et ceci nous amènera naturellement à leur faire mieux saisir la malice du scandale ; avec cet avantage, que cette notion ne sera pas isolée et comme suspendue en l'air et que le développement de leur responsabilité et de leur personnalité les aura fortifiés et préparés. Qu'ils sentent d'une façon profonde que ce n'est pas peu de chose que d'exposer les âmes des autres à la ruine. Les chrétiens de nos jours ne sont pas suffisamment conscients, semble-t-il, de leur responsabilité en cette matière.

Enfin nous devrions insister plus qu'on ne fait, sur la mortification chrétienne. L'Église a cru sage de tempérer ses lois pénitentielles; elle n'a pas eu, elle n'a pas pu avoir,

l'intention de dispenser ses enfants d'une obligation essentielle au christianisme. Or, la mortification est plus nécessaire que jamais. L'éducation est plus molle ; on n'apprend plus aux enfants à se vaincre et à se discipliner ; ils sont donc mal armés pour les sacrifices que demande la vie chrétienne et la vie chaste. De plus, toute la tendance moderne avec sa recherche du confort, son culte du corps, son amour du plaisir, son laisser-aller demande qu'on réagisse, si l'on veut des âmes fortes et capables de souffrir pour la cause de la religion. Les jeunes ne sont pas incapables de comprendre, car la jeunesse est naturellement généreuse ; à condition qu'on sache rendre l'idéal attrayant et leur faire réaliser que ce qu'on leur demande n'est pas une vaine conformité à une manière de vie du passé, mais un effort pour réaliser une valeur morale toujours actuelle. Rappelons-leur qu'ils sont les enfants des martyrs et des saints et qu'un degré de force est attendu d'eux pour qu'ils se rendent dignes d'une race aussi noble.

E. HOCEDEZ, S. I.